



VISAGE
DE
PEINTRE

SIX PEINTRES DU NORD DANS LE CADRE DE LEUR VIE

CONNAIT-ON les peintres du Nord ? Bien peu, je crois. Les œuvres de nos peintres commettent l'erreur de se dérober aux regards de la foule pour se réfugier dans ces claires galeries d'art où seuls l'amateur et le flâneur viennent à leur rencontre. Cela explique le calme qui règne dans les salles d'exposition dès que le jour du vernissage est passé.

Dependant la renommée de certains artistes est parvenue à percer la nuit de l'indifférence, et le Nord s'enorgueillit aujourd'hui de plusieurs noms qui firent fortune dans le monde et d'autres qui commencent à briller chez nous.

Parmi les premiers, nous ne citerons que Matisse, le peintre des odalisques, des fleurs et des rames, né au Gateau (Cambésis) et fut clerc de notaire à Saint-Quentin. Depuis longtemps déjà, il a quitté le Nord pour les rivages de la Méditerranée.

Et puis, Gromaire, peintre et tapissier de haute lisse pour qui tout est volume, géométrie et qui peint les visages carrés comme ceux des Flamands, ses frères.

Mais les autres, ceux qui restent dans le Nord... et qui maintiennent le flambeau qualifiquement les grands primitifs flamands... sont-ils nombreux ?

Ils le sont, et chaque année, nos écoles des Beaux-Arts laissent échapper parmi ses élèves décorateurs, dessinateurs, etc..., de jeunes artistes qui seront des peintres. Car le métier de peintre est un métier bien à part. Pour être digne de ce nom, il ne suffit pas de

barbouiller n'importe quoi n'importe quand. Un peintre est peut-être celui qui tend par toutes les fibres de sa vie à exprimer ce qu'il sent avec des couleurs, à en faire une œuvre d'art et essayer d'en vivre. Ce dernier point, tous nos meilleurs peintres ne le remplissent pas. Le temps n'est plus où le charme de la lavallière et le grand chapeau permettaient au rapin d'attendre la vente hypothétique de ses toiles en laissant des ardoises à la brasserie et des factures chez les jolies blanchisseuses.

Presque tous les peintres (et les meilleurs) d'aujourd'hui ont un « job » qui leur permet de s'adonner quand même à leur art sans croupir dans la misère.

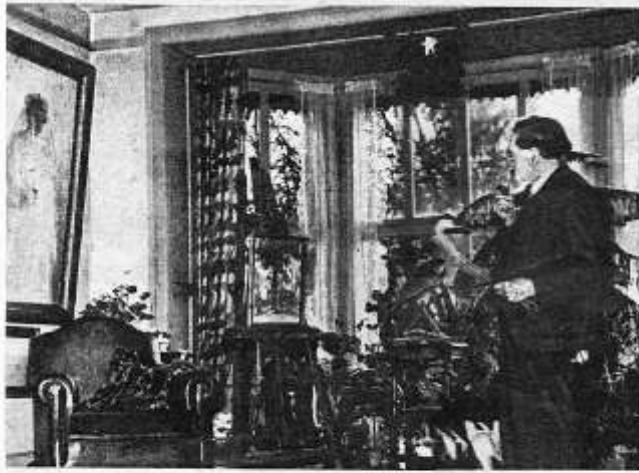
La plupart d'ailleurs, considère que l'équilibre de la vie loin de nuire à l'inspiration est essentiel et que le génie ne fleurit pas obligatoirement dans la crasse.

Aussi, est-ce par le cadre de leur vie que nous avons essayé d'en voir quelques-uns, obéissant plus au hasard d'ailleurs qu'au souci d'un choix forcément injuste. Si les noms de Dequenne, Madame Olivier Tiberghien, Beat, Chauler, sont familiers à tous les gens du Nord, si la réputation de nos directeurs des Beaux-Arts n'est plus à faire, il nous a paru que nous pouvions en évoquer d'autres.

Espérons que les excellents peintres que nous sommes forcés d'omettre ne nous en tiendront pas rigueur et voudront voir dans ces quelques exemples le seul souci de montrer le peintre moderne tel qu'il est et non comme on l'imagine.

Geneviève DERMECH.





LE CADRE

UNE villa calme sur la route qui traverse la petite ville de Santes, dans la campagne lilloise. L'après-midi, on sonne longuement à la cloche de la grille, la porte de la maison s'ouvre et un vieillard sûr, en veston de toile, l'air vif, un nez soupçonneux, vous invite à entrer. On se sent à la fois inquiet de troubler une retraite et avide de pénétrer le secret de cette sérénité. Le peintre vous reçoit debout dans une pièce fraîche aux volets fermés. L'œil s'habitue bientôt et distingue avec stupéfaction un fourmillement d'œuvres et de plumes et des centaines d'yeux vireux qui vous fixent. Le peintre Emile Ancelet est naturaliste. Sa maison est une grande vitrière peuplée de plantes exotiques et d'oiseaux étranges. Les lumières les plus subtiles s'y cachent jusqu'au fond des tiroirs où le peintre conserve des dizaines de milliers de papillons, du plus petit au plus grand du monde. Toutes

les couleurs du printemps y sont régu- lières. C'est là le secret du peintre. Cet amour démesuré de la nature dans sa diversité mouvante se traduit en accord. Au mur de chaque pièce, des tableaux faits de milliers de « points d'air et de lumière » et qui semblent vivre différemment au fur et à mesure que se sont les délaire. Lorsque nous quittons cette douce demeure, la petite communiante du grand tableau de la véranda qui nous a paru si fraîche dans ses volets irisés de rose et de bleu, lorsque nous sommes entrés, semble nous précéder dans le bleu du crépuscule. Nous comprenons mieux ce que veut dire Emile Ancelet lorsqu'il parle de sa peinture. C'est l'apparence des êtres et des choses dans leur ambiance ; dans l'air et la lumière... et nous voyons la paix de son cœur resté si jeune.

Emile ANCELET

LE PEINTRE ET SON ŒUVRE

EMILE ANCELET a 85 ans. C'est un des derniers grands peintres pointillistes qui nous reste. En 1880, il fonda la Société des artistes lillois. « Je suis un amoureux », dit-il inébranlable, et je ne suis heureux qu'au milieu de la nature. Je n'invente pas ce que je peins... Je n'ai pas de lo- gon, même à mon âge, à donner au créateur, mais j'essaie de reproduire non exactement ce que je vois mais ce que j'ai ressenti au spectacle de la nature et des diaboliques vibrations de la vie. Or les choses baignent dans un air, une atmosphère, une lumière : avec ma douce colorée j'essaie de décomposer ces vibrations de la lumière. Mon souci n'est pas de ra- conter avec ma palette des histoires je laisse ce soin aux littérateurs.

Cette scène typique d'estaminet du Nord fut peinte par Emile Ancelet et expose dix ans avant le célèbre tableau de Cézanne « Les joueurs de cartes » qui lui ressemble étrangement.



Ancien président des Amis de l'Art. Aliquot est actuellement président du nouveau mouvement pour la Défense de l'Art dans le Nord, T.U.D.A.N.

ALIQUOT

LE CADRE

EN plein pays minier, au centre de l'ancien-Littoral, un hôtel-restau- rant au bar particulièrement séduisant, à la décoration qui surprend le voyageur de passage : une salle à man- ger voûtée, décorée de cuivres et de faïences où le maître du lieu en culotte de cheval et veston de velours violet reçoit plus en hôte qu'en client. La serviette sur le bras, il sert impeccablement, en commerçant avisé, et com- me si tout le but de sa vie était de vous satisfaire... Pourtant, un atelier-studio, magnifiquement éclairé s'ouvre près de la chambre fleurie où dorment les enfants du peintre : leurs portraits furent les échos de sa dernière expé- rience. Là, entre les objets d'art an-



ciens, le petit bar (invisible celui-là) une splendide statue de bois moyenné- gaise et les fauteuils profonds ; le peintre retrouve sa vocation et fait est Joseph, vicieux homme de l'histoire, d'Hémin-Littoral au regard fascinant. Si vous franchissez le couloir et grim- per les escaliers, jusqu'au premier étage, vous apercevez que ce n'est pas le hasard qui a fait le bon goût qui l'a poussé à décorer jusqu'à sa salle de « bala, fêtes et banquets » d'im- menses et curieuses fresques. Au mur de l'atelier, les toiles peaufinées enca- drées, le portrait de l'épouse très bru- nées, le portrait de l'épouse très bru- nées et si très belle. Sur une pièce d'égale- ment des broches sculptées dans le bois et décorées par le peintre.

LE PEINTRE ET L'ŒUVRE

ALIQUOT est un peintre de métier qui se réclame de l'École de Paris, c'est-à-dire adopte de la ligne qui

depuis « Corot à Cézanne » nous amène la peinture dite moderne. C'est à Paris qu'il travaille en outre la déco- ration, l'affiche et le décor de théâ- tre. On retrouve dans ses compositions calmes et vigoureuses, très archaïques, la trace de ces médiums gra- vés. C'est sous le nom de « Cézanne », le tronc, l'effet et le snobisme », vaste programme qui lui permet à lui d'ac- quérir la pleine mesure de son tem- pérament d'artiste pulsant et ardent mais réfléchi. Amoureux des couleurs pures et pures, qui opposent les la- bleurs d'Allegretti, selon le vœu de leur auteur, peuvent se lire sans signature. Portraits, paysages réinventés, compo- sitions d'imagination, tous les genres où Aliquot atteint actuellement une grande maîtrise ont de commun une force et une valeur décorative évi- dente.

LE CADRE

UNE petite maison du Nord, classée, aux rideaux bien propres et bien regardés. On entre directement de la rue dans la première pièce de style rustique. De vieux meubles, rouet, cheminée et

autres en faux em- blant, vieux vases de faïence. Tout près la cuisine, centre de la vie familiale, où l'épouse du peintre mène la vie simple et courageuse de toutes les ménagères du Nord. Mais la pièce- chef de la maison est plus haut, une cham-

bre mansardée dont le peintre a fait un atelier et où il fait, cependant, vu l'été, quitté de la demeure, faire sécher le linge l'hiver. De la fenê- tre, un court pano- rama de chemins et de toits. C'est là qu'il peint. Le peintre Maurice Maes travaille, portraits ou natu- res mortes, encadré lui-même ses tableaux, reçoit ses élèves dans une simplicité et avec une gentillesse que son aspect rude et son mutisme au prin- s au bord ne ferait pas soupçonner.

LE PEINTRE ET SON ŒUVRE

MAURICE MAES, né à Bruges, est un flamand du plus pur type, robuste, aux yeux clairs et francs, secret plus que timide. Peintre d'instinct, admirablement doué manuelle- ment, il a cherché dans le ciel de Flan- dre ses plus fortes émotions de peintre. Il s'est fait lui-même, sans maître que son amour des grands Flamands simples et s'élève d'autrefois... Il s'expose pas des théo- ries, il abandonne ra- rement ses toiles in- achevées, surtout ses paysages qu'il sait sur le vif... dans l'émotion d'une mi- nute et d'oublier plus

jamais. Une recher- che constante, opiniâ- tre, met au service de sa sérénité un métier sûr. Il a une palette à lui, chaude, mais où toutes les to- nalités bruyantes de notre pays naissent avec un douceur souvent surprenante. Il peint la vie du Nord, les canaux, les moulins, les villes de Hollande, les ports, les fêtes (voir la suite des fois ma- gique »).

On a dit de lui : « Maurice Maes peint avec la finesse de son âme, que son bon sens protège de bien des compromissions et des gaspillages, mais il sait les ex- gences d'un beau mé- tier, connaît ses pro- pres moyens de pein- tre, et ne garde de la nature que les im- pressions délaivées, celles qui vivent son tempérament, qui exaltent son esprit et qui l'enchantent.

Maurice MAES



DE LEUR VIE

(suite)

« Tel décor, tel homme... sans doute. Cependant, l'artiste a deux attitudes vis-à-vis du cadre qui l'entoure. Il se le voit plus, tout rempli qu'il est de son rêve et, bien ou laid, il lui importe peu, ou alors c'est lui qui l'organise, qui en compose même le décor à sa propre image, et c'est l'établissement d'un univers qui doit favoriser l'élan même de sa création artistique. C'est l'ambiance de sa vie riche ou pauvre, curieuse ou étriquée, modeste ou pleine de goûts fastueux, la recherche perpétuelle de l'harmonie entre le réel et le rêve.

Si nous avons jeté pour vous un regard indiscret dans l'atelier du peintre... au centre même de sa demeure d'achèvement, c'est pour que si le hasard ou la curiosité vous pressent de connaître son œuvre dans son étendue ou dans son détail, vous n'y entriez pas en étranger, mais avec l'œil accommodant de l'ami qui sans chercher à tout comprendre, regarde et écoute plus encore avec son cœur, qu'avec son esprit.

LE CADRE

EUGÈNE LEROY dans sa demeure de Croix, est de la peine à trouver un atelier : La classique maison aux trois pièces en arrière ne s'y prêtait guère. Et la lumière qui tombait de la véranda lui fit hâter l'acquisition avant de faire son domaine de ce que tous les « non-artis- tes » transforment en salle à manger... Maintenant qu'y est : sur d'énormes pas-

relles les nombreuses toiles de l'artiste at- tendent que l'humour de la ordination le fasse les « reprendre ». Des chevalets supportent plusieurs œuvres en cours de travail, un rideau lourd sé- pare ce laboratoire de couleur du salon de style où les pel- lures décoratives s'é- lèvent dans les vases, près des coquillages sacrés sur les console- tes. Un enfant bou- clet très blond passe devant les œuvres en sonnant son avis.

C'est le fils du pein- tre. Dans ce décor au demi-décoré sym- bolique, le peintre a grande paix stupide, vêtue avec négligence d'une veste intérieure de bonne coupe, à l'aise, chez lui : Les siens savent bien que le centre lumineux du foyer est cette table peulante transformée en palette où les pin- ceaux de l'artiste guil- lottent généralement.

LE PEINTRE ET SON ŒUVRE

POUR Eugène Leroy la peinture est le pain quotidien, mais son « job » à lui est le professeur, le maître de lettres, qu'il exerce à l'Institution Notre-Dame des Vic- toires, à Roubaix. Et loin de l'éloigner de la peinture, dit-il, ce travail l'en rapproche sans cesse. Les arts littéraires pa- rait s'épanouir en œu- leur, et la culture des nobles lettres procure à un peintre une émotion toujours nouvelle. D'ailleurs, un art doit être l'ac- complissement de soi-même. Et pour Eu- gène Leroy, famille et professeur est permis l'épanouisse- ment de ses dons jil- lissants de flamand l'ont aidé à se trou- ver lui-même peu à peu. Le peintre est de ceux qui se ré-

sent jamais une toile parce qu'il le fait, l'abandonnant, le re- prennent jusqu'à ce qu'un sentiment com- plet d'achèvement les pénètre... Il n'aime pas imposer un sens à son tableau. Pour lui sa toile s'organise d'elle-même et pour finir trouve sa

SUITE



LE CADRE DE LEUR VIE (suite)



Léonce BOCQUET

LE CADRE
 UN appartement simple ju-
 ché en haut d'une mai-
 son du Vieux-Lille. Par
 les fenêtres... on voit le mur
 d'en face. Les tableaux cou-
 vrent la quasi-totalité des
 murs de la salle à manger.
 très familiale, illuminée de
 la présence de l'épouse du
 peintre, Mme Pauline BOC-
 quet. Lorsque ses cours à
 l'école des Beaux-Arts lui
 en laissent le loisir, Emile
 BOCQUET met une blouse de
 toile orange achetée à un
 pêcheur d'Equihen, plante
 son chevalet entre le buffet
 et la table et se laisse aller
 à son rêve. Parfois son épou-
 se vient se pencher sur son
 épaule, quand ce n'est la
 chatte noire, génie mysté-
 rieux de ce foyer d'artiste

(exemplaire) où tout sem-
 ble harmonieuse tendresse.
 Mais Léonce BOCQUET a un
 autre domaine : son jardin,
 source de découvertes infi-
 nies... d'où il rapporte de
 pleins cartons d'études pré-
 cises sur les insectes et les
 petites fleurs. C'est avec ça
 après qu'il crée ses tableaux
 fourmillants de papillons et
 de lucioles et de gerbes,
 mais alors il ne reste plus
 d'eux, dirait-on, que leur
 âme... leur silhouette trans-
 parente fondue parmi l'am-
 pleur de l'évocation, ils par-
 tiennent à un rythme de
 composition débordante.

Léonce BOCQUET n'a pas
 besoin d'un atelier luxueux
 pour créer. Il peint avec la
 tendresse de son cœur.

LE PEINTRE ET L'ŒUVRE

ELEVE de Pharon de
 Winter, contemporain de
 Simone et Degraeve,
 Léonce BOCQUET professe au-
 jourd'hui sous la direction
 de M. Desrumaux, à l'École
 nationale des Beaux-Arts de
 Lille où ses élèves l'adorent.
 Il fut dessinateur pour cé-
 ramique, mais la peinture
 est le but de sa vie. Pein-
 tre de l'évasion, du rêve,
 des funambules, plein de
 modestie, il n'est fermé à
 aucune forme d'art et à au-
 cune conception de la pein-
 ture, pourvu qu'elle soit sin-
 cère. « Moi qui fus un pein-
 tre classique, académique...
 me voici maintenant en mar-
 che vers l'abstrait... Je crois
 que la peinture abstraite est
 une expérience à tenter »,
 nous confie Léonce BOCQUET
 au milieu du décor le plus
 réaliste qui soit.

René DEGRAEVE

LE CADRE

DANS une petite rue aux pa-
 vés hérissés, après un long
 couloir sonore comme ce-
 lui d'un musée, l'atelier-garçon-
 nière de René Degraeve se ca-
 che : un studio séparé d'un
 ambon de cuisine par un rideau
 coloré, et l'oreille découvre avant
 les yeux l'atelier lui-même d'où
 vient une musique assourdie ;
 très haut, entouré de la loggia
 (ce balcon intérieur où l'on
 accède directement par un esca-
 lier) il est le parfait atelier de
 peintre tel qu'on peut le rêver :
 accrochés aux murs des gita-
 res, des castagnettes, des cro-
 quants, des objets inutiles et char-
 mants : ombrelles de dentelle,
 fétiches, glaces de Venise, dans
 un coin, près des fauteuils lar-
 ges, un vieux meuble d'insigne
 le pick-up, et derrière les che-
 valets la boîte à musique (voir
 photo). Autour de la pièce les
 tableaux achevés des diverses
 époques de sa création et, en
 bonne place, le portrait du
 peintre par lui-même face à face
 avec une toile représentant les

chevaux de bois et la fête for-
 rains : l'illustration de son ma-
 tier si sûr... d'un côté, et celle
 de sa fantaisie poétique de
 l'autre.

Si vous allez voir Degraeve
 vers 5 heures, vous le trouve-
 rez peut-être en face d'un de
 ses modèles : sans doute une
 jolie femme élégante, lumineu-
 se, ou un enfant... Il vous of-
 frira sans doute le thé avec
 beaucoup de charme — le thé
 qu'il prépare lui-même — et
 entre deux coups de téléphone
 auquel il répondra l'air lassé,
 vous parlerez à bâtons rompus,
 lentement de la peinture et du
 problème qui le tourmente et
 vous vous en irez séduits par
 sa gentillesse et l'élégance d'un
 autre âge de ses manières. C'est
 toujours ainsi.

Mais si vous trouvez porte de
 bois, sachez que Degraeve voya-
 ge... Il est en week-end chez
 un de ses nombreux amis... car
 il a aussi en plus de son talent
 immense, aujourd'hui indissout,
 un don presque aussi rare, celui
 de l'amitié.

LE PEINTRE ET SON ŒUVRE

ON l'a dit peintre mondain
 parce que les plus belles
 et nobles dames du pays
 lui demandent de faire leur por-
 trait. Ce qui leur plaît d'ailleurs
 c'est qu'il ne les épargne guère
 et cherche à les délivrer, sur
 la toile, de tous les secrets
 qu'elles croyaient dissimuler
 aux yeux du monde. Il est rare
 que ses modèles ne deviennent
 pas ses amis et lui leur confi-
 dent.

Degraeve cherche toutes les
 occasions bouleversantes de la
 vie. Il croit aux heures de
 grâce : considère que la pein-
 ture doit exprimer un combat.
 Pour lui un nu est plus « par-
 lant », plus émouvant qu'un vi-
 sage. « Un artiste, dit-il, ne doit
 jamais perdre sa barbarie (Gra-
 duons son instinct), mais il
 faut qu'il sache garder la solen-
 nité des nuances. Un individu n'est
 intéressant que dans la mesure
 où cette lutte entre l'animal et
 la pensée l'habite : la vie est
 tellement grande que beaucoup

donnent l'impression d'y chô-
 mer ».

« Pour voir le talent d'un pein-
 tre faites-le danser, s'il n'a pas
 le sens du rythme, il y a peu
 de chances que ce soit un bon
 peintre. Il faut que nous soyons
 musiciens, danseurs, comédiens,
 gourmands de la vie ».

Est-ce parce que sa palette
 aux tons rares traduit avec sub-
 tilité toute cette surabondance,
 toute cette richesse de l'exis-
 tence, que Degraeve est un

peintre à succès ? Sans doute
 dans tous ses tableaux aux gé-
 nres si variés : paysages imagi-
 nés, marines, piano qui se met
 à fleurir, personnages naïfs, cou-
 cher de soleil dans les marais
 (qui plus on le regarde se met
 à vibrer d'insectes et de vie)
 sa peinture, toujours visible, a
 des facettes infinies, le regard
 et l'âme ne se lassent pas de la
 contempler.

Photos N.F., Ch. Vandewinckèle
 et J. Régnier.



De Graeve est un fantaisiste : Pour accueillir ses visiteurs il
 lui arrive de donner de lui-même un portrait pour le moins
 inattendu : faux-nez, barbe postiche. L'amour enfantin de la
 mystification et du jeu habite cet homme qui peut être un
 conteur d'un sérieux irrésistible.

